

versée de M. Capus... En attendant, la flatteuse indignation du boulevard a bien injustement tourné contre l'auteur des *Amants puérils* d'excellents esprits qui, je le crois, eussent, sans cela, témoigné quelque estime à M. Crommelynck. C'est cela, et cela seulement, qu'il faut déplorer.

La pièce, ainsi que l'a dit, avec quelque bonheur dans l'expression, un éminent critique (1), est faite « comme un éventail, dont les branches, d'abord divergentes, viennent toutes, à la fin, se réunir dans la main ». On ne voit, d'abord qu'une suite de courts tableaux ; ils se succèdent sans lien apparent et ils nous montrent, l'un après l'autre, les divers personnages de la comédie : deux enfants amoureux, un vieillard martyrisé par des bonnes, une belle aventurière, qu'un jeune homme poursuit de capitale en capitale, une mère inquiète, une femme sourde. Il s'agit de nous montrer que ces êtres ne se comprennent pas, qu'ils ne se comprendront jamais, que chacun d'eux vit à l'écart des autres, enfermé dans sa propre chair comme dans un cachot. Tout cela selon une suite d'événements qui entraînent les enfants au suicide et contraignent la belle passagère à dévoiler un visage ravagé par les ans, par la luxure et par la douleur. Il y a, au deuxième acte, une sorte de méditation sur la vieillesse, que M^{me} Berthe Bady exprime avec une extraordinaire puissance d'émotion. M. Crommelynck joue lui-même le rôle du vieillard gâteux ; il est hallucinant. M^{lle} Jamois parut en fillette ; c'est, paraît-il, une élève de l'acteur Charles Dullin ; on retrouve en elle l'intelligente et forte simplicité de son maître. M^{me} Pizanni-Debelly a très bien réussi une caricature de bonne. Mais le reste de la troupe n'a rien compris à l'ouvrage ; tous et toutes ont jeté du mystère dans les scènes, à tort et à travers, comme des poignées de suie, et M^{lle} Céliat s'est montrée particulièrement agaçante, dans un rôle où une actrice véritable aurait pu faire ses preuves.

Le théâtre de la Chauve-Souris, de Moscou a donné son troisième spectacle. Ces plaisantes soirées ont une valeur d'enseignement. On y discerne le sens des efforts russes, entre 1900 et 1914, vers un théâtre moderne. Ce sont des efforts d'adaptation. Les metteurs en scène moscovites inventèrent peu. Mais ils voyageaient, ils savaient voir, écoutaient, réfléchissaient. Ils poussèrent très loin l'art de déguiser les recherches occidentales,

(1) M. Henry Bidou.

qu'ils s'approprièrent, sous le luxueux et barbare appareil des processions, des cours et des foires asiatiques. L'opéra et le ballet russes nous en ont déjà proposé de fameux exemples. Nous eûmes, certes, raison d'admirer Moussorgsky, Nijinsky, Bakst. Mais, peut-être, oubliâmes-nous trop ce que ces « révélateurs » devaient à Berlioz, à Vestris (le jeune), à Beardsley, et même (quant au livret de *Boris Godounow*) à M. Scribe ! Cette sorte d'ingratitude envers nous-mêmes donne peut-être à l'exotisme son principal agrément. Et le plaisir que nous prenons aux spectacles de M. Balieff nous en est une évidente manifestation. Au théâtre de la Chauve-Souris nous trouvons un festin composé de mets, que la sauce nous empêche tout d'abord de reconnaître. On nous montre des scènes de music-hall, de petites opérettes, des opéras romantiques, des farces d'atelier, des clodoches, des tableaux vivants, des pièces d'ombres, et des chœurs burlesques comme ceux que l'on entend dans les *apollo-theater* d'Allemagne, et des monologues mis en scène, imités du théâtre de l'Abbaye de Dublin. Un boniment russo-montmartrois, qui évoque les beaux soirs de Rodolphe Salis et les orageuses tournées des grands-ducs, sert de lien à tout cela. Il faut dire que M. Balieff et sa troupe apportent au rajeunissement de ces choses une extraordinaire ingéniosité et un goût que l'on ne prend guère en faute. Il convient d'admirer l'emploi qu'ils font des lumières. Quant aux chanteurs, danseurs et comédiens, ils offrent un exemple de probité, de simplicité, de désintéressement qui ne sera point perdu.

Un autre voyage en Russie ne nous a guère enchantés. Le jeudi, 24 mars, on jouait, pour la première fois à Paris, un drame de Léonide Andreieff. Et cette pièce nous a moins surpris qu'acablés. **L'homme qui reçoit les gifles** s'est bien vengé, en appliquant, sur les joues des badauds, le plus arrogant soufflet que puisse bailler une main de cosaque ! Cette pièce prétendue symbolique, on se la représente, en vérité, comme une calotte qui nous viendrait de Russie, du fond de la Russie, portée par un long bras au-dessus de la Finlande, de la Lithuanie, de la Pologne et de l'Europe centrale... Serions-nous si pauvres en jeunes auteurs, en ouvrages nouveaux, qu'il faille donner asile à cela ? Ne nous laisserons-nous donc jamais d'être l'hôpital de l'univers ? Ne nous déciderons-nous pas, une bonne fois, à orga-